

Jean-Daniel SALVAT

Peau de la peau : choséité de la peinture

Par Jean-Paul Gavard-Perret

Il en va toujours ainsi de la peinture et des arts dits figuratifs : entrevoir, voir, croire voir, croire lorsqu'il n'y a déjà plus de peinture mais juste une image lorsque après Bonnard c'est « blanc Bonnard et Bonnard blanc » (Beckett). Alors toujours tout à reprendre, tout recommencer pour atteindre cet élément impalpable : la choséité de la peinture qui vient dans les yeux, dans la tête soudain affectée de ce qui n'est pas une peau morte. Pour y parvenir l'ambition de Salvat est simple et compliquée à la fois « je veux faire une peinture la plus fabriquée possible sans transcription émotive, dans un esprit de vacuité. L'aspect sériel de mon travail, sa froide élégance, les motifs anonymes, les couleurs industrielles sont autant d'éléments qui participent à cette identité ». De tels éléments participent à ce qui échappe, à cet handicap paradoxal qui propose une peinture qui dans sa préciosité ne peut être dite naïve et sourde mais qui permet de reconnaître le moins reconnaissable.

Né à Aurillac en 1969, Salvat a travaillé à Paris puis New York et son approche majeure est la peinture sous vinyle. L'artiste la définit ainsi « je peins au verso d'un vinyle souple transparent. J'efface donc toute trace tactile de mon travail, il n'y a aucune matière, juste une surface lisse et brillante. Je donne une identité ambiguë au tableau en le faisant fonctionner comme son propre fac-similé ». Surgissent en conséquence quelques formes indicibles du vide, de l'altitude, du suspens, du là et du là-bas. C'est pensif mais non en soi : dans la matière, dans ou plutôt sur la peau lisse qui crée une relation nouvelle en attente de manigance, de récupération et qui met en quelque sorte en abîme la propre surface de la peinture. A partir ou en conséquence de ce postulat Salvat peut préciser « ce qui m'intéresse, c'est le système de production d'une peinture, son mode de perception en tant qu'objet sans pour autant qu'elle se réduise à un procédé, qu'elle puisse varier à l'infini et s'ouvrir de multiples potentialités ».

Trajet contre trajet, potentialités ou hypothèses contre virtualités telle est l'histoire non de la peinture mais d'une œuvre qui déplace les formes et les lignes ainsi que la question de la surface qui, par synthèse de positionnement ou de « fabrication » devient une texture changeante. Ainsi sans refuser (et on peut le saluer pour cela) la peinture-peinture, l'artiste l'extrapole autant dans sa conception que sa réception. Trois surfaces se font concurrence, créent des tensions dans une « image » qui joue aussi sur les couleurs. Ces dernières en accentuent les rythmes et les différences en un rapport qui demeure problématique aux yeux du regardeur. Et c'est là tout l'intérêt de cette approche qui, moins qu'ouvrir des fenêtres, les lâche dans le vide afin de voir ce qui arrive en cette glissade aérienne où l'œil se situe devant un -suprême paradoxal- un abîme plat dans lequel le spectacle du monde est suspendu, *contrecarré*. Face à ce langage visuel en un tel combat, le regardeur possède le dernier mot sur le peintre. Dès lors tel est pris qui croyait prendre : l'image qui se voulait non captivante est captée mais c'est là que l'essentiel se produit : quelque chose avance puisque la finalité visuelle ne se réduit plus à de l'empesé. Certes, il n'existe jamais de progrès en art : l'image apparaît, disparaît presque aussitôt recouverte, à peine son règne arrive qu'il s'affaisse Salvat le sait et c'est pourquoi il reprend sans cesse son saut dans le vide afin de repousser les marges et les cadres. Afin aussi que l'apparition ne se referme pas au moment de l'accouchement.



Monobloc - Trois n° 20, 1a que sous vinyle, 146 x 114 cm, 2005

C'est la choséité de l'art que le créateur nous livre afin de nous délivrer de nos manières de voir. Qu'est ce à ce titre que l'art si ce n'est ce qu'en fait un tel peintre : une histoire simple étalée mais de manière duale ? Que voit-on en effet si ce ne sont des formes colorées : phasmes, coulées, enluminures, grimaces de la nature détournée afin que sur la « peau », « ça porte a faux » ? Par effet de surface ce qui se montre par dessus, d'une certaine manière, « crève » en dessous. Salvat montre ainsi de manière douce sur le fond la blessure de la chose nue et sans fond ce qui refoulait l'art jusque là. L'artiste fait son œuvre en devenir un objet sans objet car il reste toujours à naître. Elle reste cet écho de ce qu'on attendait mais qui n'est pas ce qu'on attendait en de telles formes. Un tel travail met donc l'art en péril en un rapport inédit entre du fini et du non fini. Soudain celui qui regarde fait cette expérience unique : il oublie son regard, il oublie ces images par celles qui soudain le débordent. Qu'il n'y voit rien d'abord en ce mystère qui est d'abord un plaisir avant d'être un problème n'est pas important. C'est même la garantie de vérité d'un travail qui mange le regard, le transforme en cri. On peut appeler cela faire reculer les apparences là où pourtant il n'existe qu'effet de surface, rien qu'une « peau » oubliée sur la peau du secret arraché au silence afin de réapprendre le sens de ce que nous sommes.

A la Galerie Frédérique Martiningo du 02 mai au 02 juin 2007